

## XYZ. La revue de la nouvelle

### Adler (nouvelles miniatures enfilées)

Marc Maillé



Numéro 6, été 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2063ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

#### Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

#### ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

#### Citer cet article

Maillé, M. (1986). Adler (nouvelles miniatures enfilées). *XYZ. La revue de la nouvelle*, (6), 36–41.

Marc Maillé

Adler,  
(nouvelles miniatures enfilées)

À table, la règle d'or pour se tenir en santé était de tout manger ce que Mme Foux présentait à son fils. Un jour, après avoir engouffré deux grandes bolées de spaghetti, Adler reçut une troisième portion. Il lui semblait que les spaghetti s'infiltraient dans son sang et que, rencontrant un obstacle dans son cerveau, ils s'y agglutinaient. Les pâtes échevelées, moites et flasques, s'entremêlaient dans la sauce huileuse d'un vermillon troublant. Adler, par quelques mots bafouillés, signifia son intention de quitter la table. Mme Foux s'emporta de colère, expliqua bien qu'elle ne pouvait laver ses casseroles sans les avoir au préalable vidées, que les spaghetti ne se conservaient pas au frigo, qu'il était absolument sacrilège de rejeter à la poubelle la nourriture que Dieu daignait donner aux hommes. Adler n'avait plus qu'à obéir, il mangea encore. Les spaghetti continuaient de lui monter à la tête. Ils obstruaient les vaisseaux sanguins de ses yeux. Adler perdait la vue. Bouleversé, il se précipita dans la salle de bain où il vomit son repas. Pendant ce temps, Mme Foux, s'étant aperçue de la disparition de son fils, le blâmait déjà de n'avoir pas entièrement vidé son bol. Adler entendait confusément les récriminations. Sa crainte l'empêchait de sortir de la salle de bain. Il avait l'oeil à sa montre. Au moment exact où il fallait qu'il s'en aille à l'école, il quitta sa retraite. Il évitait de cette manière les coups légitimes qu'une mère furieuse pouvait lui distribuer. Monsieur le curé, lors de ses visites en classe, avait affirmé à plusieurs reprises qu'une maman qui réprimande ses enfants était

une maman offensée et que l'offense demandait une punition. Dieu le voulait ainsi. Adler se sentait coupable. S'il avait mangé moins précipitamment ses spaghetti, comme le lui avait conseillé sa mère, il n'aurait sûrement pas eu de malaise, et il n'aurait surtout pas eu à éviter honteusement la furie maternelle.

•

Il neigeait depuis deux jours. Des rameaux de givre s'amoncelaient aux fenêtres. Il faisait froid dehors, très froid. Mais depuis qu'Adler avait été fait camelot par sa mère, il pouvait s'éloigner de la maison même par mauvais temps. Tous les jours, il se levait à la première heure pour distribuer *Le Journal de Gloutonneville*. Il récoltait sur ses ventes un mince profit qui dispensait sa mère de lui verser de l'argent de poche. Ce matin-là, il devait faire 20°C sous zéro, Mme Foux cacha son fils sous une épaisse cagoule de laine pour que son museau d'enfant ne souffrît pas d'engelure. Bien emmitouflé, trop bien, Adler étouffait presque. Il se plaignit, sa mère le rabroua. Il sortit. Une haine refoulée lui insuffla l'énergie nécessaire à l'accomplissement de son devoir. Adler s'enfonça jusqu'aux genoux dans le déluge immaculé. Son travail s'annonçait pénible. Ses gestes étaient ralentis par la neige accumulée sur laquelle traînait le sac à journaux. Ses muscles se fatiguaient rapidement, mais il n'abandonnait pas.

Sur le chemin du retour, tout à fait exténué, Adler pleurait. Tous les membres de son corps réclamaient le repos. Il entendit des aboiements. Un berger allemand lui mordit la main droite. Les dents pointues traversèrent le gant. Adler se débattit. Le chien lâcha finalement sa proie.

Revenu à la maison, Adler fit part de l'événement à sa mère. Elle trouva facilement un bout de planche et s'en servit pour corriger un fils qui ne savait pas éviter les problèmes.

Adler utilisa les profits de sa semaine pour s'acheter une nouvelle paire de gants.

•

Soeur Sainte-Sophie expliqua le danger des plaisirs dont la nature n'était pas spirituelle. Tout plaisir qui ne procédait pas de l'observation des commandements de Dieu noircissait inéluctablement l'âme dont la purification n'était dès lors possible que par la confession et la repentance la plus profonde. Les êtres dépravés seraient condamnés tôt ou tard aux souffrances éternelles. Afin de concrétiser l'image de l'enfer, soeur Sainte-Sophie présentait à ses élèves des tableaux de Jérôme Bosch, un saint artiste ayant eu des révélations mystiques. Visions de l'enfer. Homme épouvanté comprimé dans un tambour. Homme crucifié au bras d'un luth immense et gisant sous la menace d'un serpent visqueux. Homme enculé par une flûte et ployant sous la lourdeur excessive d'un hautbois prodigieux. Homme, proie des capricieuses caresses d'une truie sale.

Par un bel après-midi d'été, alors que Mme Foux lavait le parquet de son salon, Adler, remisé dans l'arrière-cour, cherchait à se divertir. Il avait un ballon, mais ne savait qu'en faire. Il avait presque terminé son château de sable quand il fut soudain détruit. Il n'eut pas le temps de lever la tête qu'il recevait une râclée dont il se souviendrait toujours. Mme Foux avait profité de l'arrivée imprévue de son mari pour l'exhorter à corriger Adler qui, par sa malpropreté, l'accablait continuellement. Surpris à plat ventre dans le sable, Adler avait empiré son cas.

Le soir de ce jour-là, Adler réfléchit longuement à l'enfer. Les propos de soeur Sainte-Sophie ainsi que les tableaux de Bosch lui revinrent à l'esprit. Il avait ressenti du plaisir en se salissant et ne parvenait pas à se repentir. Il souffrait des ecchymoses qui recouvraient son corps et se demandait si la fureur de son père n'était pas également celle de Dieu. Il se sentait ignoble.

•

Depuis que Mme Foux connaissait les crimes horribles de la deuxième guerre mondiale, elle abhorrait sa vétuste cuisinière au gaz. Elle avait la fâcheuse impression de conserver, dans sa propre maison, un four crématoire. Le sentiment d'impureté qu'elle

en éprouvait engendrait nausées et convulsions douloureuses. Ces malaises l'empêchaient de remplir ses devoirs conjugaux. M. Foux qui ne venait rendre visite à sa femme qu'une ou deux fois par mois, son travail le retenait loin du foyer familial, prit conscience de la gravité du problème quand, pour la première fois, il trompa sa femme. L'inaccessibilité d'une jouissance charnelle légitime l'avait égaré. Cependant, il concevait que la sévérité dont il faisait preuve envers son épouse l'avait amené à commettre un acte tout à fait regrettable. Il serait moins parcimonieux. Une cuisinière électrique remplaça celle au gaz. La santé de Mme Foux se rétablit. Les relations matrimoniales s'en portèrent mieux.

Un jour, Mme Foux rendit visite à son médecin. Elle avait contracté une maladie vénérienne. Elle éclata en sanglots. L'humiliation était portée à son comble. Elle croyait s'être mariée avec un saint homme, quelle désillusion!

D'orageuses scènes de ménage éclatèrent. Adler en fut le témoin. La haine qu'il vouait à son père s'amplifia. Les charmes féminins ne lui parurent jamais si dangereux.

.

Adler était encore enfant. Il occupait la majeure partie de ses heures de loisir à regarder la télévision, surtout le soir quand les meilleures émissions passaient en ondes. Toutefois Mme Foux exigeait que son fils se couchât à vingt heures précises. Adler acceptait la règle, mais un mercredi soir, une nouvelle série télévisée débuta, *la Vie de Néron*. Pour Adler, ce fut le coup de foudre. L'émission cependant se prolongeait jusqu'à vingt heures trente. Tous les mercredis à l'heure du coucher, Adler se faisait petit. Il demeurait immobile et silencieux, mais son jeu ne fonctionnait pas. Il perdait ainsi, toutes les semaines, une demi-heure de la vie de son héros. Une fois, il s'opposa vigoureusement à sa mère. Il l'accusa de méchanceté. Promptement, Mme Foux se défendit. Elle affirma qu'elle agissait en mère préoccupée du sort de son fils. Elle lui raconta que les loups-garous, des êtres moitié homme moitié loup, allaient à partir de vingt heures de maison

en maison pour dévorer les enfants qui n'étaient pas encore au lit.

Pendant longtemps, Adler fut tourmenté. Il allait se coucher de lui-même avant l'heure limite fixée par sa mère. Une nuit, il s'éveilla et vit des ombres se promener sur les murs de sa chambre. Les loups-garous s'approchaient. Adler ferma les yeux et sua de frayeur.

•

Adler allait bientôt devenir adolescent. Pourtant Mme Foux ne concevait pas que son fils se lavât seul. Elle veillait à son dégrassage.

Mme Foux passait ses journées à chasser les taches. Elle lessivait, frottait, récurait, époussetait et polissait. Elle consacrait une part importante de son budget à l'achat de détergents ou d'instruments de nettoyage. Elle adulait sa dernière acquisition, un aspirateur super-puissant, merveille technologique par excellence. Elle en parlait longuement à ses amies, et avec enthousiasme. La saleté l'obsédait. Elle craignait toujours que son fils ne souillât les fenêtres, les meubles, les murs et, plus fortement encore, sa propre personne. Son fils revenant de l'école n'avait pas le temps de mettre un pied à l'intérieur de la maison que Mme Foux s'époumonait aussitôt d'effroi. «Adler! fais bien attention de ne pas salir mon plancher avec tes souliers. Enlève-les. Reste-là, je veux t'examiner.» Elle arrivait, aspirateur en main, afin d'extraire les particules de poussière emprisonnées dans les vêtements de son rejeton chéri.

Après la vaisselle du souper, Mme Foux dégrassait son fils. Elle versait dans la baignoire un peu de son savon liquide pour la vaisselle avant de la remplir d'une eau bien chaude. Ensuite, elle invitait Adler à prendre son bain. Quelquefois, il rechignait. Mme Foux ne le tolérait pas. Quelques gifles, il se calmait. Bien que l'eau fût extrêmement chaude, Adler se taisait. Quand sa mère s'attaquait au nettoyage du cuir chevelu, elle grattait parfois jusqu'au sang.

•

Le hobby de Mme Foux consistait à collectionner les catastrophes. Elle découpait, puis collait dans un grand album les articles de journaux décrivant les événements les plus horribles. Elle les regroupait sous différentes rubriques: accidents de la route, viols, assassinats monstrueux, sadisme et massacres de guerre. Elle exhibait sa collection aux visiteurs avec un plaisir sans cesse renouvelé, mais son hobby était surtout destiné à l'édification morale de son fils. Elle glorifiait le bien en montrant par des exemples précis et concrets les conséquences hideuses du mal. Tous les jours, elle faisait lecture à son fils d'un article de son choix afin de susciter chez lui la haine du vice et le respect des lois. Elle relisait fréquemment «Une bouillabaisse incongrue», article relatant les circonstances d'un lugubre accident de la route. Sur le boulevard de La Chevrotière, un autobus de Gloutonneville et deux voitures nord-américaines, une Corvette blanche et une Mustang verte, avaient tour à tour écrasé le corps d'un jeune homme qui avait, sans doute par distraction, prestement brûlé un feu rouge. Par miracle, il ne s'était pas produit de carambolage, mais le corps de la malheureuse victime réduit en véritable bouillabaisse, selon l'expression du directeur de la police d'origine marseillaise, paralysa durant plusieurs heures la circulation automobile. Un commerçant témoin de l'accident s'était fortement indigné qu'un piéton offrît par son indiscipline le spectacle d'un oeil sorti de son orbite. À chaque relecture de cet article, Adler jouissait.

Marc Maillé est né en 1957 à Labelle dans les Laurentides. En 1982, il mène à terme un mémoire de création littéraire à l'Université de Montréal et publie dans le *Continuum* deux textes de prose poétique: «Harmonies pour les singes de Bornéo» et «le Monstre».